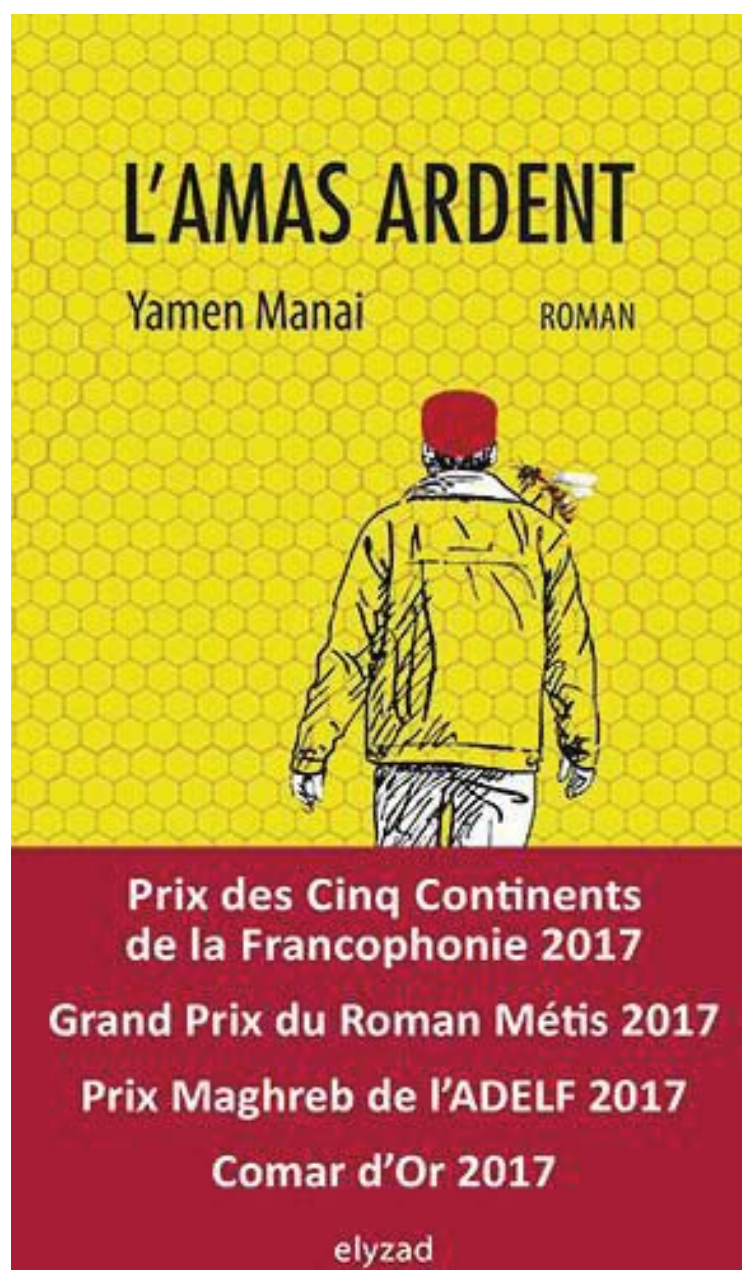


Extraits du Dossier de presse

elyzad

# Yamen Manai

*L'Amas ardent*



2017 - 240 p. - 19,90 € - 12\*20,5 - ISBN : 9789973580924

### *4<sup>e</sup> de couverture*

Aux abords de Nawa, village de l'arrière-pays, le Don, apiculteur, mène une vie d'ascète auprès de ses abeilles, à l'écart de l'actualité. Pourtant, lorsqu'il découvre les corps mutilés de ses « filles », il doit se rendre à l'évidence : la marche du monde l'a rattrapé, le mettant face à un redoutable adversaire. Pour sauver ce qu'il a de plus cher, il lui faudra conduire son enquête dans une contrée quelque peu chamboulée par sa toute récente révolution, et aller chercher la lueur au loin, jusqu'au pays du Soleil-Levant.

En véritable conteur, Yamen Manai dresse avec vivacité et humour le portrait aigre-doux d'une Tunisie vibrionnante, où les fanatiques de Dieu ne sont pas à l'abri de Sa foudre. Une fable moderne des plus savoureuses.

### *Biographie*

Né en 1980 à Tunis, Yamen Manai vit à Paris. Ingénieur, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information.

Les éditions Elyzad ont publié en poche son premier roman *La Marche de l'incertitude* (Elyzad poche, 2010), Prix Comar d'Or en Tunisie, Prix des lycéens Coup de cœur de Coup de Soleil en France.

Son deuxième roman *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (Elyzad, 2011) a obtenu le Prix Alain-Fournier, le Prix de la Bastide du Salon du livre de Villeuneuve-sur-Lot et le Prix Biblioblog ; il a été traduit en Allemagne (Austernbank verlag).

*L'Amas ardent* (Elyzad, 2017) est à son tour honoré de plusieurs prix littéraires : en Tunisie, le Prix Comar d'Or, en France, le Prix des cinq continents de la Francophonie 2017, le Prix Maghreb de l'ADELF et à la Réunion, le Grand Prix du Roman Métis.



## Avec "L'amas ardent", Yamen Manai signe un conte écologique et politique sur la Tunisie moderne

CULTURE JEUDI 22 MARS 2018

PAR KOZI PASTAKIA 



Dans son troisième roman *L'amas ardent*, Yamen Manai, écrivain tunisien de 37 ans, nous invite à suivre les pas d'un apiculteur qui préfère la compagnie des abeilles à celle des hommes. Un récit, sous forme de conte, qui mêle subtilement écologie et satire politique dans la Tunisie contemporaine. Entretien.

**Le Bondy Blog :** Avec *L'amas ardent*, vous signez votre troisième roman alors que vous êtes par ailleurs ingénieur informatique. D'où vient cette passion pour la littérature ?

**Yamen Manai :** La littérature, et plus précisément la lecture, est l'une de mes passions les plus vives. J'ai grandi dans un pays émergent, la Tunisie, où il n'y avait pas de télé, pas de jouet, où les plaisirs de l'enfant passaient au second plan. Moi, pour combler le vide, j'ai eu la chance d'avoir une bibliothèque avec des livres traduits en arabe. *Robinson Crusoé*, *L'oiseau d'Orient* de Tawfiq Al-Hakim, *Les aventures de Sinbad le marin*, *Les voyages de Gulliver*, *Alice aux pays des merveilles*... Les romans que j'ai préférés sont ceux qui possèdent cette dimension d'aventure. Ils m'ont permis de m'évader, de sortir de ma petite prison, lorsqu'on s'ennuyait et qu'on était interdit de sortir dehors avant 18 heures à cause de la canicule !

**Le Bondy Blog :** *L'amas ardent*, c'est aussi un récit d'aventure, l'histoire d'un apiculteur qui mène une vie paisible, une vie d'ermite, aux côtés de ses abeilles, qu'il appelle "ses filles", jusqu'au jour où celles-ci sont frappées par un mal. Le vieil homme part alors à la recherche d'un remède.

**Yamen Manai :** Le personnage que je dépeins est assez vieux mais son âge n'est pas un prétexte pour la non-action. C'est un vieux qui est très actif en réalité : il va à la ville, à la montagne, il s'occupe de ses abeilles et même, quelques fois, de ses congénères.

C'est un apiculteur "gardien de la vie" car les abeilles sont un rouage essentiel de la mécanique de la vie. Elles pollinisent les deux tiers de ce que mangent les êtres vivants. Mon personnage fait preuve d'humilité aux côtés de la société des abeilles qui est en avance sur celles des hommes : elle pollinise, font du miel, vivent en harmonie avec la nature au rythme des saisons. C'est tout le contraire de l'homme qui a montré, au cours des derniers siècles, une fibre destructrice, dominatrice. Personne ne peut se targuer d'être aussi important à la vie, à la Terre, que les abeilles.

**Le Bondy Blog : Pour l'écriture de ce roman, vous vous êtes rendu auprès d'apiculteurs et vous avez regardé beaucoup de documentaires.**

**Yamen Manei :** C'est même en regardant un documentaire sur les abeilles que j'ai eu l'idée d'utiliser ce prisme pour traiter mon histoire. Je suis allé à la rencontre de beaucoup d'apiculteurs et j'ai même subi l'attaque d'une ruche un jour ! Mon corps pouvait en témoigner avec une soixantaine de piqûres. J'ai passé deux semaines à me mettre de la pommade. Ce sont les risques du métier ! Quand un écrivain a les moyens de rendre plus authentique son témoignage littéraire, il ne devrait pas s'en priver même si ce n'est pas une condition sine qua non. En tant qu'écrivain, on peut écrire sur des choses qu'on n'a pas vues ou vécues.

**Le Bondy Blog : Dans votre roman, l'apiculteur se retrouve, malgré lui, confronté à la violence du monde, notamment l'émergence du fondamentalisme religieux. L'histoire se déroule dans un pays imaginaire mais est parsemée de références qui font clairement penser à la Tunisie moderne. Pourquoi cette volonté de ne pas nommer clairement les lieux et les personnes ?**

**Yamen Manei :** Plus jeune, je lisais énormément de poésies arabes. Il y avait un jeu pour ces poètes qui consistait à parler de quelque chose sans la nommer. S'ils étaient amoureux d'une fille, par exemple, ils lui écrivaient un poème sans déclamer son nom ouvertement pour éviter les représailles de la famille. La subtilité, c'est de trouver le bon curseur pour te faire dire "*c'est certainement ça mais j'ai un doute*". J'ai voulu m'amuser à reproduire ce jeu. L'histoire de *L'amas ardent* pourrait très bien se dérouler en Égypte ou dans n'importe quel pays qui a vécu le Printemps arabe et qui éprouve désormais la fragilité de la démocratie. Dans mon roman, il y a des allusions très précises pour quelqu'un qui connaît Tunis et la Tunisie. Mais si ce n'est pas le cas, le lecteur peut s'amuser à lire le roman sans le rattacher à une réalité. Je voulais donner au récit un fond universel. C'est pour cela que je n'ai pas situé les personnages d'un point de vue historique et les lieux de façon très précise. On peut même modifier le discours de l'imam dans la mosquée pour laver le cerveau de certains jeunes par un discours d'extrême-droite dans un meeting en France. La fragilité de la démocratie ne concerne pas que des pays qui sont en train de découvrir ce processus mais elle concerne aussi des nations qui connaissent ce processus depuis très longtemps et qui observent un essoufflement.

**Bondy Blog : Dans *L'amas ardent*, il y a des noms qui renvoient à des personnes existantes ou ayant existé. Par exemple, Silvio Cannelloni (Silvio Berlusconi), Mamar (Mouammar Kadhafi), Le Beau (Ben Ali). Le personnage principal, lui, s'appelle Le Don. Pourquoi ?**

**Yamen Manei :** C'est bizarre mais je ne lui voyais pas forcément de prénom. Je le voyais plutôt comme quelqu'un qui est habité par une certaine distance, une noblesse, par rapport à ceux qui sont autour de lui. Dans ce nom, se confond à la fois le don de soi, le don de la nature et le Don Quichotte qui perd le "Quichotte" car mon personnage croit en son combat. Il n'est plus face à des moulins à vent mais il fait face à un danger réel qu'il veut affronter.

**Le Bondy Blog : Les abeilles du Don sont frappées d'un grand mal et la solution viendra d'un mélange de tradition et de modernité. Est-ce que c'est vers ça que doit tendre la Tunisie ?**

**Yamen Manai :** Ce livre va donner des pistes, il va peut-être lever des interrogations. Le Don est un apiculteur vieux comme le monde. On pourrait penser que c'est quelqu'un qui a tout vu mais il est conscient que ce n'est pas le cas, qu'il lui reste des choses à découvrir dans ce monde alors il part à l'aventure sur le chemin de la connaissance. Dans mon roman, il y a une invitation au métissage, pas uniquement au fait d'épouser la modernité mais aussi de se dire que le métissage est une chance. Il faut apprendre des autres. Je suis pour le métissage physique mais aussi intellectuel et scientifique. Il y a des cultures dans lesquelles il y a des choses à prendre. Ce livre est un hymne au métissage, un hymne à se mettre sur le chemin de la connaissance, c'est une invitation à la solidarité sans failles entre des personnages face à ce qui les inquiète.

**Le Bondy Blog : L'amas ardent a remporté le prix 2017 des Cinq continents de l'Organisation internationale de la francophonie. Il est édité par une maison d'édition tunisienne mais est écrit en français. Quel est l'avantage de la langue française ?**

**Yamen Manei :** Elle apporte plus de lecteurs ! Pendant très longtemps, le monde arabe qui se confondait plus ou moins avec le monde arabo-musulman, c'était des millions et des millions de personnes qui croyaient en l'unité ou en tout cas en quelque chose de commun, quelque chose qui les rassemblait. Un écrivain libanais, par exemple, qui publiait un livre dans les années 40-50, pouvait être lu du Liban jusqu'au Maroc. Un Égyptien était lu en Tunisie, en Irak, en Libye... Malheureusement, aujourd'hui, le monde arabo-musulman est segmenté, divisé. Du coup, il y a énormément de freins à la distribution d'un livre d'un pays à un autre. C'est stupide car on est voisins, on parle la même langue. Les livres font partie des biens qui ont encore du mal à circuler. Pour certains, la langue arabe va suivre le même chemin que le latin. D'ici quelques décennies, elle va disparaître et devenir une langue de messe parce qu'il y a beaucoup moins d'émulations par la littérature que par le passé. Du coup, tout le monde parle son propre dialecte. Un Tunisien et un Marocain s'ils veulent se comprendre, ils vont parler en français, pas en arabe. Vouloir raconter une histoire au monde et l'écrire en arabe, c'est prendre le risque de la raconter à soi et à quelques autres personnes. La francophonie, c'est un formidable tremplin pour raconter son histoire au monde. Et puis les Tunisiens, en tout cas ceux à qui j'ai envie de m'adresser, sont francophones. C'est une chance d'écrire en français pour raconter l'histoire de la Tunisie moderne.

**Le Bondy Blog : Quel regard portez-vous sur la révolution et sur la Tunisie d'aujourd'hui ?**

**Yamen Manei :** C'est le même regard que je peux porter sur toute la planète. Il y a des motifs de réjouissance et des motifs d'inquiétude. Je pense qu'il faut toujours garder de la lucidité, du recul, par rapport à la situation dans laquelle on se trouve. En Tunisie, à aucun moment, je n'ai pensé que la révolution allait donner un coup de baguette magique et que la situation du pays allait se rétablir tout de suite après le départ de Ben Ali. Mais je ne suis pas plus, ou pas moins, inquiet pour la Tunisie que pour ailleurs. Aujourd'hui, l'optimisme n'est plus un luxe de l'esprit, c'est une nécessité. La politique devrait se recentrer sur les violences sociétales, les violences climatiques, les legs que nous allons laisser aux générations futures. Il faut voir les choses de façon globale, ne pas laisser des pays au bord de la route parce que ces pays-là nous reviennent comme des boomerangs par la suite.

**Le Bondy Blog : Est-ce que vous travaillez sur un nouveau projet ?**

**Yamen Manei :** Quand on est écrivain, on a toujours envie d'écrire, on est constamment en train d'essayer de trouver une idée et une façon d'amener cette idée. *L'amas ardent*, j'ai mis trois ans à l'écrire à peu près. En réalité, je l'ai écrit pendant un an, je l'ai corrigé pendant neuf mois mais au global, ça faisait trois ans que je travaillais sur l'idée, que j'essayais de retranscrire mes personnages, mon allégorie... Je pense que dans ma prochaine œuvre cette sensibilité écologique sera à nouveau présente. D'autres choses peuvent inquiéter dans le monde actuel et peuvent être des sujets comme l'intelligence artificielle, le clonage... Les sujets ne manquent pas !

Propos recueillis par Kozi PASTAKIA

Crédit photo : Leila Khouiel

## Yamen Manai : « Je n'ai pas trouvé meilleure alliée que la littérature pour apprivoiser ma liberté »



De [Georgia Makhlouf](#)  
19 mars 2018

---

Yamen Manai est l'heureux lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie 2017 pour son roman [L'Amas ardent](#), fable politique et écologique savoureuse et pleine d'humour. Mais le jeune romancier n'en est pas à son premier roman. Il a déjà publié [La Marche de l'incertitude](#) en 2010, Prix Comar d'or en Tunisie et [La Sérénade d'Ibrahim Santos](#), qui a obtenu le Prix Alain-Fournier en 2011. Tous ses ouvrages sont publiés chez Elyzad, formidable maison d'édition dont le projet est de s'ouvrir à des « *écritures plurielles* » et de « *faire circuler les textes du Sud vers le Nord* ».

### Des abeilles coupées en deux

Dans [L'Amas ardent](#), Yamen Manai raconte l'histoire d'un apiculteur, Don, qui mène une vie d'ascète. À l'écart des hommes et de l'agitation du monde, sa vie est sereine jusqu'au jour où les ruches sont saccagées et les abeilles coupées en deux par milliers.

Mais l'attaque des ruches n'est pas la seule chose étrange qui se produit dans ce pays imaginaire. Le Beau, chef de la nation, s'est enfui ! Il faut donc organiser des élections démocratiques et des caravanes sillonnent les régions les plus reculées afin d'inscrire les paysans sur les listes électorales. Stupeur chez les villageois qui sont « *tout chamboulés. Pour la plupart, ils n'avaient même pas choisi leur conjoint qu'il leur fallait aujourd'hui choisir par qui ils allaient être gouvernés* ».

### Fable ironique et joyeuse

Peu de temps après, c'est une toute autre sorte de caravane qui va débarquer avec des hommes barbus affublés de tuniques, « *comme les bédouins de l'Arabie moyenâgeuse* » et arborant des drapeaux noirs... Le Cheikh, chef du parti de Dieu, a déroulé le tapis rouge, apprendra-t-on plus tard, au prince héritier du royaume du Qafar, pour faire élire son parti à la tête du pays. On ne révélera pas la suite de cette fable ironique et joyeuse qui, même si elle fait référence au passé récent de la Tunisie ou à d'autres pays de la région, prend des accents universels. Yamen Manai se livre ici à l'exercice de [l'auto-interview](#).

### Auto-interview

**Yamen Manai : On trouve des références coraniques dans vos trois romans. Que représente donc pour vous le Coran ?**

**Yamen Manai :** [Le Coran](#) est une merveille linguistique pour ceux qui lisent et comprennent bien la langue arabe. C'est un texte d'une grande poésie et qui a été justement présenté par Mahomet à un moment historique dominé par ce genre littéraire et dans un environnement où le foisonnement et la richesse de la langue avaient atteint un paroxysme inégalé. Fasciner par la valeur littéraire de ses paroles en supplantant les poètes de l'époque était pour lui le premier pas vers le succès de sa prophétie.

Pourtant, le Coran n'est pas un poème. C'est une œuvre plus complexe, tout à la fois historique et spirituelle. Sa capacité à être actualisée et interprétée est dans le même temps le sujet de son intérêt et celui de sa controverse. N'y voir que des aspects législatifs ou des incitations guerrières est une grande réduction.

**Dans *L'Amas ardent*, quel est le sens de la segmentation du livre en plusieurs parties que vous intitulez : le chaos, la discorde, la confusion, la bureaucratie et l'aftermath ?**

Il s'agit là du cycle d'une religion née d'une farce d'étudiants dans un campus américain, et qui s'appelle le discordianisme. Le discordianisme est un pied-de-nez aux religions monothéistes. Il vénère le chaos comme la seule constante réelle de l'univers, là où les religions monothéistes s'évertuent à dire que l'univers est ordonné par la main divine.

Pour un discordianiste, toute société humaine est régie par un cycle qui commence par un chaos initial donnant lieu à une discorde, ce qui aboutit à une confusion, qui à son tour donne naissance à un État à forte bureaucratie qui tente d'ordonner, puis à l'aftermath, c'est-à-dire les conséquences, desquelles va naître un nouvel état de chaos et ainsi de suite, indéfiniment.

L'histoire récente des pays arabes, ou celle de la Tunisie que tente de décrypter *L'Amas ardent*, est construite comme ce cycle. Dans mon roman, grâce au personnage qui se nomme le Don et à son abeille japonaise, le cycle du discordianisme est brisé, et l'aftermath n'aboutit pas à un nouveau chaos. Enfin, Inchallah!

**Êtes-vous naturellement plutôt inquiet ou plutôt optimiste ? Y a-t-il des choses qui vous inquiètent tout particulièrement dans le monde tel qu'il va ? Ou vous rendent optimiste ?**

Sans aucun doute, l'état du monde aujourd'hui peut prêter à l'inquiétude. C'est le juste retour de décennies d'un développement et d'un progrès outranciers et sans éthique. Des décennies où la nature et une frange de l'humanité ont été reléguées au rang de « choses », appartenant - au mieux - aux domaines de l'insignifiance et de l'indifférence. Mais s'il y a une phrase que je récusé, c'est : « *C'était mieux avant* ». Parce que ce qui est véritablement inquiétant, c'est de voir s'installer la peur de l'avenir, de se dire qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il est de toute façon trop tard, et de laisser ainsi l'actuel perdurer. L'être humain a un potentiel incroyable et c'est surtout dos au mur qu'il l'exprime. Alors voilà, nous sommes dos au mur, faisons des miracles. Nous en sommes capables. Ma foi en l'homme me fait voir le verre à moitié plein, et me fait dire que le meilleur est toujours à venir.

**Aimez-vous parler de vos livres ? Aller à la rencontre des lecteurs ? Qu'est-ce que cela vous apporte ?**

Rencontrer des lecteurs est toujours un moment unique et merveilleux. Partager ce qui a été intime, voir une histoire s'inscrire dans d'autres imaginaires jusqu'à les habiter, échanger sur nos peurs et les surmonter, échanger sur nos émerveillements et les prolonger... Dans de telles rencontres, la littérature aplanit les différences : tous lecteurs mais aussi tous écrivains. Les mots de Michel Tournier résonnent tout particulièrement : « *Un livre a deux auteurs, celui qui l'écrit et celui qui le lit.* »

En revanche, parler seul de mes livres, comme le réclame la promotion qui accompagne la sortie des ouvrages, est un exercice que j'affectionne moins, beaucoup moins.

**Qu'est ce qui donne du sens à votre vie ?**

La liberté. Me sentir libre, c'est me sentir vivant. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé meilleure alliée que la littérature pour apprivoiser cette liberté, et l'exprimer comme le pilier essentiel de l'être. Grâce à elle, grâce à ses mots qui rendent tout possible, les frontières disparaissent, le relatif gagne l'absolu, et l'homme redevient libre. Libre d'être meilleur.

# Yamen Manai ou l'ironie joyeuse

**Y**amen Manai est l'heureux lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie pour son roman *L'Amas ardent*, fable politique et écologique savoureuse et pleine d'humour. Le jeune romancier n'en est pas à son premier roman. Il a déjà publié *La Marche de l'incertitude* en 2010, Prix Comar d'or en Tunisie et *La Sérénade d'Ibrahim Santos* qui a obtenu le Prix Alain-Fournier en 2011. Tous ces ouvrages sont publiés chez Elyzad, formidable maison d'édition dont le projet est de s'ouvrir à des « écritures plurielles » et de « faire circuler les textes du Sud vers le Nord ».

Yamen Manai raconte l'histoire d'un apiculteur, Don, qui mène une vie d'ascète auprès de ses abeilles sur une colline fleurie à proximité du village de Nawa. À l'écart des hommes et de l'agitation du monde, sa vie est sereine jusqu'au jour où les ruches sont saccagées et les abeilles coupées en deux par milliers. Mais l'attaque des ruches n'est pas la seule bizarrerie dans ce pays imaginaire. Le Beau, chef de la nation, s'est enfui ! Il faut donc organiser des élections démocratiques et des caravanes sillonnent les régions les plus reculées afin d'inscrire les paysans sur les listes électorales. Stupeur chez les villageois qui sont « tout chamboulés. Pour la plupart, ils n'avaient même pas choisi leur conjoint qu'il leur fallait aujourd'hui choisir par qui ils allaient être gouvernés ». Peu de temps après, c'est une toute autre sorte de caravane qui va débarquer avec des hommes barbus affublés de tuniques, « comme les bédouins de l'Arabie moyenne » et arborant des drapeaux noirs... Le Cheikh, chef du parti de Dieu, a déroulé le tapis rouge, apprendra-t-on plus tard, au prince héritier du royaume du Qatar, pour faire élire son parti à la tête du pays. On ne révélera pas la suite de cette fable ironique et joyeuse qui, même si elle fait référence au passé récent de la Tunisie ou à d'autres pays de la région, prend des accents véritablement universels. Entretien tout à la fois grave et savoureux.

**« Les hommes font donc beaucoup moins bien que les abeilles. »**

Mon premier roman est une fiction classique, sans dimension engagée, mais il est vrai que les deux romans suivants ont pris un tour très politique. Cette expérience de la dictature, je l'ai vécue en Tunisie pendant près de vingt ans. Le pays était de plus en plus gangréné par la corruption, les gens faisaient de moins en moins bien leur travail parce que personne n'y croyait plus et plus personne ne rêvait, tant la concrétisation des rêves relevait de l'impossible. C'était un pays où l'on naissait les jambes coupées. La non soumission aux diktats, la remise en cause de l'ordre établi, tout cela a fait partie de ma réflexion depuis longtemps.

**Vous avez vécu en Tunisie jusqu'à l'âge de vingt ans, puis vous êtes venu en France pour y poursuivre des études d'ingénieur. Comment s'est fait le passage vers l'écriture ?**

J'ai toujours baigné dans la littérature. Une mère enseignante, un père universitaire, la bibliothèque familiale était bien fournie et j'étais un grand lecteur. Je lisais les grands classiques de la littérature arabe,



D.R.

mais aussi des œuvres de littérature contemporaine, des auteurs comme Naguib Mahfouz par exemple. C'est à l'adolescence que j'ai commencé à lire en français. Et j'ai été surpris par les émotions qui se déclenchaient en moi alors que je ne lisais pas dans ma langue maternelle et que les livres me parlaient d'une réalité qui n'était pas la mienne. Que ce soit *La Chèvre de Monsieur Seguin* ou *La Petite Fadette*, je me souviens encore de tout ce que ces lectures suscitaient en moi. C'est le miracle de la littérature dont j'ai fait là l'expérience et l'amour de la littérature ne m'a plus jamais quitté.

**« Le thème de la dictature était déjà présent dans votre précédent roman et vous y êtes revenu avec L'Amas ardent. Comment s'explique cette récurrence ? »**

Le thème de la dictature était déjà présent dans votre précédent roman et vous y êtes revenu avec *L'Amas ardent*. Comment s'explique cette récurrence ?

**Vous deux romans engagés et qui questionnent la dictature le font néanmoins par le biais de la fable et évitent la référence explicite à la Tunisie, même si on reconnaît**

**aisément Le Vieux ou Le Beau. Pourquoi cela ?**

Ce qui m'intéresse, c'est la puissance de l'imaginaire plutôt que l'observation de la réalité. Je ne suis pas un journaliste mais un écrivain de fiction et ce qui me fait plaisir dans l'écriture, c'est d'explorer le domaine de l'imaginaire. Le livre pourrait se passer en Égypte ou ailleurs pour ce qui a trait à la description du régime dictatorial ; quant aux méthodes des extrémistes religieux, à la façon dont ils procèdent, cela pourrait s'appliquer à ce qui se passe en France. On peut tout à fait se passer de la référence au contexte local pour comprendre et apprécier le roman. Et par ailleurs, le message primordial pour moi, c'est le message écologique. Il me paraît encore plus fondamental que le message politique. Sous nos pieds, le monde se disloque. La question de savoir si on peut vivre juifs et musulmans côte à côte et en harmonie est à mes yeux moins brûlante que la question de la destruction de la planète. On se focalise sur des leurs alors que l'urgence est ailleurs. C'est Paul Valéry qui disait que la politique est l'art de désintéresser les gens de ce qui les intéresse vraiment.

**Vous avez fait le choix de décrire le monde des abeilles. Ce monde est-il une utopie ? Voir une utopie inatteignable ?**

Vivre ensemble et en paix serait-il inatteignable ? Les abeilles vivent en harmonie. Le monde animal connaît ces situations de vivre-ensemble, de partage du territoire ; mais les humains en semblent incapables. Ce qu'on observe chez les abeilles, c'est qu'il y a de nombreux sujets, mais personne qui ordonne. La souveraine est là pour apaiser la ruche, pour procréer, pour assurer la survie. Sa mission, c'est la sacralisation de la vie. Alors que nos souverains, les membres permanents des Nations-unies par

exemple, sont ceux qui vendent le plus d'armes dans le monde. Les hommes font donc beaucoup moins bien que les abeilles.

**Comment vous est venue l'idée d'utiliser cette allégorie pour évoquer les dangers qui nous guettent aujourd'hui ?**

J'avais envie de traiter de la violence, du terrorisme islamique, des massacres qui sont perpétrés un peu partout au nom de l'islam. J'attendais un déclin, l'idée qui me permettrait de faire aussi passer le message écologique. Enfant, j'ai connu une très belle nature, et celle-ci est si menacée aujourd'hui ! Je me sentais comme un devoir de défendre ce monde qui est le nôtre. Je cherchais donc comment inclure l'intégrisme dans le cadre plus global de l'humanisme. Et puis j'ai eu l'occasion de voir un documentaire sur la façon dont les frelons attaquent les abeilles ; cela m'a fait penser à ce qui s'était passé sur la plage de Sousse ou au Bataclan : une dizaine d'individus qui font un carnage. Or il existe une variété d'abeilles qui sont capables de se défendre face aux frelons, les abeilles japonaises. Elles font ce que font les rugbymen : elles forment une boule autour du frelon. À l'inverse du réflexe du sauve-qui-peut, les abeilles se ruent sur le frelon pour l'encercler. Il y en a bien sûr quelques unes qui vont mourir, qui vont être sacrifiées. Mais pas trois cents ou quatre cents. C'est cette métaphore qui m'a inspiré le roman.

**Et de là aussi vous est venue l'idée du titre, de « l'amas ardent » ?**

Ce n'est pas un concept scientifique mais une invention poétique. Ce savoir-faire bien réel des abeilles japonaises contre le frelon, on l'évoque en parlant de « boule » dont le frelon serait le noyau. Pour rendre la chose à la fois plus poétique et plus ambiguë, j'ai inventé

cette association de mots, « l'amas ardent ».

**Faut-il voir dans le fait que la solution se trouve au Japon une métaphore sur la nécessaire ouverture aux autres cultures pour inventer des solutions aux problèmes brûlants du monde ?**

Disons que cette métaphore m'a apporté une grande cohérence. D'une part, je perçois le message du fondamentalisme comme une intrusion dans l'écosystème tunisien. Et si cet écosystème ne sait pas se défendre, c'est parce qu'il n'a pas grandi avec ce danger, il ne connaît pas cette menace. D'autre part, je suis pour le métissage. Il existe un *hadith* qui dit qu'il faut rechercher le savoir partout où il se trouve, même jusqu'en Chine. Or mon apiculteur a besoin d'une solution concrète et le savoir lui manque pour y parvenir. Il va donc le prendre en Extrême-Orient. Cela recentre la religion musulmane sur la recherche du savoir et sur l'éveil. On ignore trop souvent cette incitation au savoir qui existe dans la religion musulmane. Pour finir, je pense que tout homme a une dimension tout à la fois locale et universelle. Son ancrage local lui permet de connaître son environnement, les traditions, les rituels et tout cela est un véritable trésor. Mais qui ne doit pas l'empêcher de s'ouvrir au monde. La terre est vierge de frontières, il y a une continuité des savoirs et des existences.

**Vous opérez comme un détournement du texte sacré dans votre roman : il y a ce moment où Don, l'apiculteur, reprend le premier**

**mot du Coran, ikra', « lis » ! Mais c'est pour se mettre en quête du savoir qui lui manque et non pour aller vers la prière.**

Je ne le perçois pas comme un détournement mais comme une interprétation. Pour moi, « lis » est une invitation à aller vers tous les livres alors que certains le comprennent au contraire comme une incitation à ne lire que le Coran et à abandonner tous les autres livres. J'aime pour ma part cette parole de Confucius qui dit qu'il vaut mieux allumer une bougie que maudire les ténébres.

**Lorsque vous avez choisi de nommer votre personnage principal Don, avez-vous Don Quichotte en tête ?**

Oui, j'avais en effet Don Quichotte en tête au départ parce que se battre allait être une tâche sisyphéenne. Puis quand les abeilles m'ont montré leur capacité à avoir un comportement exceptionnel malgré leur fragilité, cela m'a redonné espoir et j'ai supprimé Quichotte. J'ai gardé Don, qui pouvait se référer au don de soi, au don de la nature. Le Don est un être spirituel, un solitaire, qui recherche le silence intérieur mais qui va devoir aller vers les autres pour trouver une solution.

**Vous sillonnez le monde francophone depuis votre prix. Quelles réflexions cela vous inspire-t-il sur l'état de la francophonie ?**

Je défends la francophonie, mais pour moi, cela veut dire défendre non la France mais les intérêts des peuples francophones. Le français nous permet de communiquer avec tous les pays africains, de mettre en commun nos imaginaires. Chez mon éditeur, Elyzad, toutes les cultures sont en dialogue, des Mauritanien et des Libyens côtiers des Tunisiens ou des Français. On a parfois l'impression que le monde francophone est une banlieue de la France. Mais dans ces banlieues, que ce soit celles de Paris ou de la France, de très belles choses se passent grâce aux métissages et aux passerelles qui se tissent entre les imaginaires. Il faut sortir de la consanguinité littéraire. La francophonie permet à la France de respirer et de se renouveler.

Propos recueillis par  
GEORGIA MAKHLOUF

L'AMAS ARDENT de Yamen Manai, Elyzad, 2017, 240 p.





## **La fable écologique et politique d'une Tunisie en quête de modèles**

L'amas ardent de Yamen Manai

---

PUBLIÉ LE 29 JANVIER 2018

DOMINIQUE RANAIVOSON | CRITIQUE

---

*L'amas ardent* du tunisien Yamen Mani, paru aux Editions Elyzad, vient de recevoir trois prix littéraires en quelques semaines : le Coma d'or à Tunis, le Prix des cinq continents décerné par l'OIF (Organisation internationale de la francophonie) et le Prix du roman métis à La Réunion. Belle reconnaissance pour le troisième roman (après *La marche de l'incertitude* en 2010 et *La sérénade d'Ibrahim Santos* en 2011) dans la magnifique maison d'édition tunisienne Elyzad de ce jeune ingénieur soucieux de rendre compte des réalités politiques et sociales de son pays par la fable. Il sera présent au **Maghreb-Orient** du livre les 3 et 4 février 2018.

Les histoires et les personnages qui s'entrecroisent, dans *L'amas ardent*, sont les éléments d'un récit où l'on s'attache à cet apiculteur aspirant à vivre en harmonie avec la nature qui voit ses ruches décimées et cherche les auteurs de ce crime puis se met en route

pour tenter de les empêcher de nuire. La fable renvoie, à travers ses codes et ses personnages, à une représentation de la société tunisienne qui elle-même permet de suggérer une réflexion politique sur l'usage de la religion et le rôle occulte des puissances étrangères dans un pays (non nommé mais le yacht arrive à « Sidi Bou ») qui sort d'une révolution.

La scène d'ouverture, qui est une sorte d'avant-scène révélant l'envers du décor, révèle les scabreux et juteux arrangements entre un prince du « Qafar » et un « Silvio Canelloni ». Sexe, drogue, millions, footballeurs et élections semblent être les éléments d'un roman d'espionnage. La scène montre surtout que dans les cales de ce yacht princier, des cartons de vêtements, de billets verts et de nourriture achetés en Chine constituent un « arsenal de séduction » en vue de « rafler les voix des miséreux » et de propulser au pouvoir ceux du « Parti de Dieu » lors des « premières élections nationales véritablement démocratiques » après que « le Beau » ait été chassé. La suite montrera comment et avec quels effets ces cadeaux ravissent dans un premier temps des villageois vulnérables et contiennent des éléments porteurs de mort. Ces prêcheurs, dont le discours est reproduit sans commentaire, s'ils se revêtent de blanc, apportent le noir des voiles des femmes, de leur drapeau, des frelons et de la mort qu'ils sèment par les armes. Au fil des chapitres, ils sont décrits avec une apparente distance : ils fascinent les démunis par leur générosité et le jour du vote leur font cocher l'image du pigeon (l'apiculteur voit dans l'encre noircie le signe « d'un corbeau de mauvais augure ») qui est « l'emblème du parti de Dieu » ; ils transforment un jeune joueur de cartes en féroce égorgé, pilotent de fausses accusations pour faire arrêter un universitaire. Cependant, plusieurs personnages échappent à leur emprise : Le Don, l'apiculteur qui soigne ses abeilles en les appelant ses filles, Tahar l'universitaire et sa femme qui iront jusqu'au Japon chercher des antidotes. Ces résistants sont des croyants, il faut le préciser, mais ils ont vu les manœuvres et les duplicités de ceux qui se présentent en parangons de piété. Chacun à sa manière va être attaqué mais trouvera les moyens d'endiguer le mal qui menace ses proches et la société entière.

Cette fiction est sans cesse traversée de références aux réalités tunisiennes et japonaises confrontées la même année 2011 (non précisée) à une Révolution qui, après avoir mis fin au « règne du Beau » dans un climat euphorique, accouche, démocratiquement d'une « souris barbue » et à un terrible tsunami. Les pérégrinations des personnages permettent d'évoquer, en arrière-plan, la capitale désormais sale en proie à l'insécurité et sans librairies, les taxis collectifs qui ont l'âge de leur chauffeur (30 ans), l'assassinat d'un

avocat de gauche, les attentats contre un mausolée symbole de la piété populaire. Certaines phrases, mises dans la bouche des personnages, se font plus précises dans leurs accusations : « *Depuis l'avènement au pouvoir du parti de Dieu, sous un regard indifférent et souvent complice, des groupes de pression se sont créés. Ils rongent en souterrain les fondements de notre culture* » dit l'universitaire.

Faut-il voir dans ce texte un cri d'alarme ou un combat, une dénonciation désespérée ? Le choix de la fable est aussi celui d'un ton qui écarte tout sentimentalisme, d'un jeu sur l'onomastique, la toponymie, qui choisit les emboîtements à la Shéhérazade (le prêcheur et le Japonais racontent leur parabole). Le texte se fait jeu de piste, avec ses camouflages et ses carrefours, ses énigmes plus ou moins faciles ; le lecteur s'égaré puis reconnaît, identifie puis hésite. De la fable, on attend aussi les sentences. Ici, point d'exhortations ou de déclarations définitives, point de positions marquées mais des suggestions, des pistes de réflexion, des signes que tout n'est pas perdu. L'apiculteur heureux avec son âne et sa charrette à l'écoute de ses filles peut être vu comme une sorte de prophète d'un bonheur lié à l'harmonie avec une nature vierge et les plus belles métaphores surgissent dans ses scènes de solitude (« *la main de la nuit avait fini de charbonner les voiles du ciel* »). Les réflexions plus directement liées à la situation politique instable surgissent, par exemple, quand la Japonaise, dont le pays s'est relevé de tant d'épreuves mais contient encore bien des violences, déclare : « *Nous savons que notre existence est fragile et qu'il nous faut toujours reconstruire avec les survivants* ». L'épilogue décrit l'abeille Aya, une note précisant que son nom signifie « miracle », au milieu des « nouvelles générations » d'abeilles volant autour d'une enfant. Le mal, ou « les monstres » qui sont à la fois, c'est le Don qui les associe, les frelons dévoreurs des abeilles et les maquisards égorgeurs millénaristes (« *qui étaient les véritables monstres ?* »), ce mal endigué, continue de rôder tandis que chacun se presse de sécréter l'« *amas ardent* » éponyme, ce moyen de défense collective des abeilles qui peut seul en venir à bout.

Plus court mais de la même veine que *2084* de l'Algérien Boualem Sansal (2014), ce texte nous rappelle, deux cent ans après Voltaire et vingt ans après la guerre civile en Algérie, quel courage il faut toujours pour écrire et publier contre le fanatisme et les manipulations. Il témoigne d'une fonction des écrivains que l'on a oubliée ou méprisée et qui ne relève pas que de Victor Hugo : Ces romanciers veulent montrer ce qui est caché, scénographié ce que beaucoup de leurs compatriotes privés de parole vivent; ils ne sont ni des prophètes ni des moralistes mais, avec leur talent de conteurs, des lanceurs d'alerte.

# Yamen Manai, *L'Amas ardent*, Elyzad Grand Prix du Roman Métis 2017

## L'avis du jury

**Mohammed Aïssaoui, Président du jury du Grand Prix du Roman Métis :**  
« Deux grands écrivains pour une année exceptionnelle ».

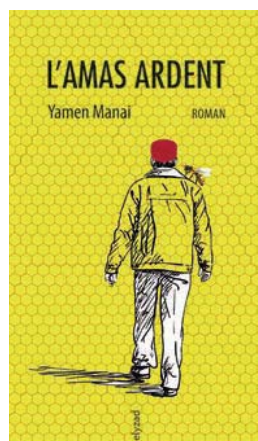
« Yamen Manai n'en est qu'à son troisième titre, mais il montre déjà par son sens du récit, son style, qu'il faudra compter avec lui. Le jury du Grand Prix du Roman Métis est honoré de distinguer un tel romancier à l'écriture généreuse. Il sait allier le conte à l'actualité brûlante, le réalisme au rêve, comme l'illustre à merveille *L'Amas ardent* .

Cette récompense est aussi une façon de saluer Elyzad, une maison d'édition qui vit d'exigence et de qualité et se bat depuis des années pour promouvoir une belle littérature.

Cette sélection 2017 était particulièrement vive, intéressante, riche, pleine de talents. Et je suis également heureux que Yamen Manai soit couronné en même temps que Nathacha Appanah qui reçoit le Prix du Roman Métis des Lecteurs de la Ville de Saint-Denis. Voilà deux grands écrivains pour une année exceptionnelle. »

**Philippe Vallée, Secrétaire général du Grand Prix du Roman Métis:**

« J'ai aimé cette fable écologique et politique traitée avec beaucoup d'humour. J'ai été séduit par cette écriture fluide, limpide et poétique. Ce roman porte les valeurs d'humanisme véhiculées par le Grand Prix du Roman Métis. On part de l'échelle humaine, de l'histoire d'un homme, et on arrive à l'universel, à la tragédie d'un pays, voire la tragédie du monde. *L'Amas ardent* véhicule les valeurs de respect de l'autre et de la nature. J'ai été séduit par cette façon d'aborder le djihad, le terrorisme et l'emprise d'un État par des groupuscules armés en le rapportant au combat des abeilles contre les frelons, le combat des lumières contre l'obscurantisme. C'est aussi une façon très singulière d'évoquer les problèmes contemporains de la Tunisie, en mêlant fable et allusion à des faits politiques et sociétaux très actuels. »

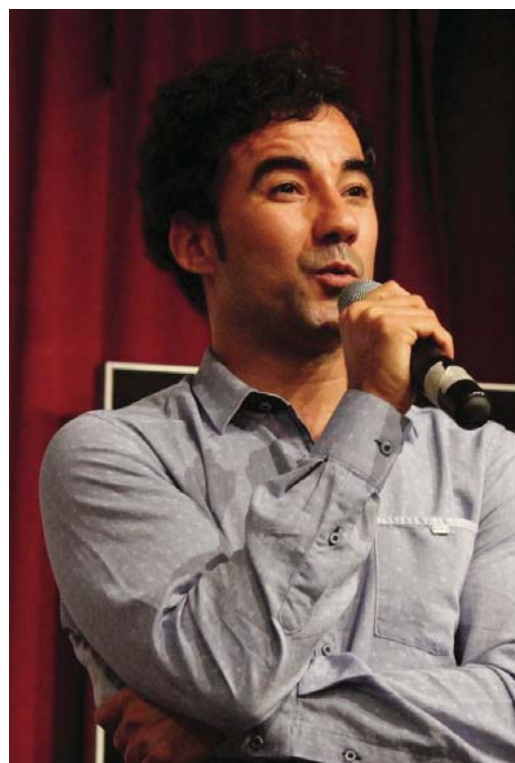


**Stéphane Hoarau, membre du jury du Grand Prix du Roman Métis:**

« Pourquoi *L'Amas ardent* de Yamen Manai ? La réponse tombe comme une évidence: parce que ce roman *s'encre* pleinement dans notre époque ! Et à double titre : des errements contemporains aux frontières des extrémismes, en passant par les aberrations écologiques qui nous détruisent. Des abeilles et des terroristes... Il serait sans doute trop réducteur de résumer ainsi la complexité de cet ouvrage à l'écriture piquante, mais c'est pourtant bien de cela qu'il s'agit. D'une métaphore filée de manière pertinente (et même truculente) de la première à la dernière page, sur la manière ô combien étrange que les hommes ont de détruire leurs richesses ! Une merveille qui nous vient de surcroît d'une formidable maison d'éditions Tunisienne, Elyzad, transportée jusqu'ici avec soin par des abeilles, en somme un doux nectar dont on ne peut que recommander la dégustation. »

# Un romancier Métis

**LIVRES.** Natacha Appanah et Yamen Manai ont, hier, reçu leur prix Métis. L'auteur Tunisien, 8<sup>e</sup> grand lauréat du concours, a voulu diffuser un message humaniste et écologiste. Son roman "L'Amas ardent" a eu l'effet d'un coup de foudre chez le jury.



Yamen Manai a publié en 2017 son troisième roman, déjà distingué à trois reprises.

Des abeilles pour évoquer les conflits sociaux-politiques de la Tunisie. Cette allégorie, Yamen Manai l'utilise tout au long de son ouvrage *L'Amas ardent*. Né à Tunis, le romancier, pourtant doué avec les mots, a du mal à parler de lui. "Le plus important est que les livres soient lus, et non que les auteurs soient connus", explique-t-il. Le lauréat 2017 du Grand Prix Métis garde quelques souvenirs de son enfance et de la naissance de sa pas-

sion: "J'ai grandi dans une maison où il y avait une bibliothèque et pas grand-chose à faire. Les parents nous interdisaient de sortir par crainte des insulations. Grâce à la lecture, j'ai voyagé, j'ai aboli les frontières du temps, de l'espace et du sexe."

Yamen Manai vit en Tunisie jusqu'à sa majorité. Il se rend ensuite en France pour mener ses études supérieures et approfondir son art en français, "une langue commune à plusieurs identités." Son troisième roman, ré-



Natacha Appanah, originaire de l'île sœur, a également ému le jury et décroché le Prix Métis des lecteurs.

compensé du Prix Métis, hier, à l'hôtel de ville de Saint-Denis, est imprégné de son pays d'origine. L'écrivain refuse que cela n'en limite l'interprétation: "Le personnage principal, le Don, vit effectivement en Tunisie. Mais le récit s'applique à n'importe quelle dictature, et je dirai même à n'importe quelle société où la jeunesse est bridée, brimée. Ces symptômes s'observent dans d'autres pays. J'aurais pu situer le Don en Libye, en Égypte, voire, en France."

## TROIS DISTINCTIONS

L'histoire de *L'Amas ardent* est en effet celle du Don, un apiculteur confronté à l'invasion des frelons asiatiques. Les nuisibles ont décimé les abeilles de l'une de ses pré-

cieuses ruches. Le Don, qui menait une vie en solitaire, retiré sur une montagne, est en réalité rattrapé par les bouleversements de la société. L'auteur utilise cette métaphore pour conter une fable: Yamen Manai avait à cœur d'évoquer ce thème depuis longtemps mais ne parvenait pas à y mettre la forme. Il a eu "un déclic en visionnant un documentaire sur les abeilles japonaises et leur système d'autodéfense contre les frelons asiatiques."

Une année d'écriture et une autre de correction plus tard, *L'Amas ardent* est publié en 2017 par les éditions Elyzad. L'ouvrage est alors récompensé à plusieurs reprises. D'abord, il décroche le Comar d'Or, seule distinction littéraire tunisienne; puis, le Prix des 5 continents de la fran-

cophonie. Enfin, le Prix du roman Métis. "Je suis très heureux de voir comme les gens sont sensibles à ce message humaniste et écologique, s'émeut Yamen Manai. Le but est de faire comprendre aux lecteurs que le plus important est la survie de l'écosystème et non les visions politiques court-termistes."

Ingénieur dans l'informatique, Yamen Manai, "schizophrène" autoproclamé os-

cille entre les impératifs professionnels et sa passion vouée à la littérature. Après la récompense du Grand Prix Métis, l'écrivain ambitionne aussi d'obtenir un dossier du Grand Raid. Le Prix Métis des lecteurs a été décerné à Natacha Appanah, dont l'histoire et les histoires sont à découvrir dans notre édition précédente.

Cécile Moutiamia



## Communiqué de presse

CP/SG/17

Paris, le 6 octobre 2017

### L'écrivain tunisien Yamen Manai, lauréat du Prix des 5 continents 2017

Réuni au siège de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) à Paris ce vendredi 6 octobre 2017, le jury du [Prix des Cinq Continents](#) a décidé d'attribuer le prix à [Yamen Manai pour son roman « L'Amas ardent » aux éditions Elyzad \(Tunis\)](#).

Né en 1980 à Tunis, Yamen Manai vit à Paris. Ingénieur, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information. Son premier roman, *La Marche de l'incertitude* (Elyzad poche, 2010), a reçu en Tunisie le prix Comar d'Or, en France le prix des Lycéens Coup de Cœur de Coup de Soleil. *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (Elyzad, 2011) a été finaliste du prix des Cinq continents de la Francophonie. Il a obtenu le prix Biblioblog, le prix de la Bastide du Salon du Livre de Villeneuve-sur-Lot et le prix Alain-Fournier. Il a été traduit en Allemagne (Austernbank verlag). « L'Amas ardent » est son troisième roman.

**« Dans cette fable aux accents voltairiens, un apiculteur défend ses abeilles contre une secte de frelons particulièrement agressive. Avec humour et une écriture limpide, l'auteur nous en apprend davantage sur les pulsions meurtrières des fous de Dieu que bien des discours »** a déclaré Paula Jacques, Présidente du Jury du Prix.

Le Prix sera officiellement remis à Yamen Manai par l'Administrateur de l'OIF, Monsieur Adama Ouane, le **mercredi 11 octobre à 09h30 sur le Pavillon d'honneur de la Foire du livre de Francfort « Francfort en français »**.

Doté d'un montant de 10.000 euros, le Prix des cinq continents, créé, en 2001, permet de mettre en lumière des talents littéraires reflétant l'expression de la diversité culturelle et éditoriale en langue française sur les cinq continents. Ce prix permet également d'offrir à l'auteur(e) un rayonnement international. Le lauréat bénéficiera d'un accompagnement promotionnel pendant toute une année, l'OIF assurant sa participation à des rencontres littéraires, foires et salons internationaux identifiés de commun accord avec lui.

Les 10 romans finalistes en compétition étaient :

- [L'Amas Ardent de Yamen Manai \(Tunisie\)](#) aux éditions Elyzad (Tunisie)
- [Apatride de Shumona Sinha \(Inde\)](#) aux Editions de l'Olivier (France)
- [Avant que les ombres s'effacent de Louis Philippe Dalember \(Haïti\)](#) aux éditions Sabine Wespieser (France)
- [Bled de Tierno Monénembo \(Guinée\)](#) aux éditions Seuil (France)
- [Palace café d'Anne Defraiteur Nicoleau \(Belgique\)](#) aux éditions Tamyras (Liban)
- [Rapatriés de Nehemy Pierre-Dahomey \(Haïti\)](#) aux éditions Seuil (France)
- [La Sonate à Bridgetower d'Emmanuel Dongala \(Congo\)](#) aux éditions Actes Sud (France)
- [Les Temps de la cruauté de Gary Victor \(Haïti\)](#) aux éditions Philippe Rey (France)
- [Le Testament de nos corps de Catherine Lune Grayson \(Canada-Québec\)](#) aux éditions Mémoire d'encrier (Canada)
- [Le Venin du Papillon d'Anna Moï \(France-Vietnam\)](#) aux éditions Gallimard (France)

La Sélection des 122 ouvrages a été effectuée par 5 comités de lecture : l'Association du Prix du Jeune écrivain francophone (Muret, France), l'Association des écrivains du Sénégal (Dakar), le Collectif d'écrivains de Lanaudière (CEL) Canada-Québec et l'Association « Passa Porta » (Bruxelles, Belgique) et l'Association « Culture elongo » (Brazzaville-Congo).

L'OIF compte 58 Etats et gouvernements membres, et 26 pays observateurs. Pour plus de renseignements sur la Francophonie : [www.francophonie.org](http://www.francophonie.org) et sur [le Prix des Cinq Continents](#)



## L'écrivain Yamen Manai reçoit le Prix des cinq continents de la francophonie



Par [Catherine Fruchon-Toussaint](#) Publié le 12-10-2017

À la Foire du livre de Francfort, dont la France est cette année l'invitée d'honneur, a été décerné mercredi 11 octobre le Prix des cinq continents de la francophonie. Le jury, composé entre autres d'auteurs originaires du Liban, d'Haïti, du Burkina Faso et de l'île Maurice, a récompensé le jeune auteur tunisien Yamen Manai pour son roman « L'Amas ardent » aux éditions Elyzad.

*Avec notre envoyée spéciale à Francfort,*

C'est l'histoire d'un homme, un apiculteur, qui se bat pour sauver ses abeilles attaquées par des frelons. C'est aussi une fable politique et écologique qui a énormément plu au président d'honneur du Prix des cinq continents de la francophonie, [Jean-Marie Gustave Le Clézio](#) :

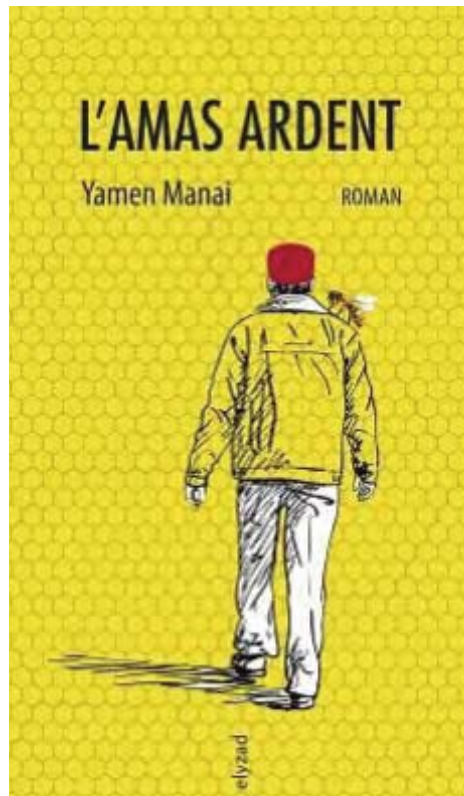
*« Parce que c'est l'aventure. Et la francophonie, c'est l'aventure, explique Le Clézio les raisons de sa faveur pour ce livre de Yamen Manai, L'Amas ardent. Ce livre est un livre aventureux. C'est un livre qui nous sort des sentiers battus, qui nous sort d'une littérature narcissique. C'est un livre qui nous parle de notre condition humaine, à tous, pas seulement celle des Tunisiens, mais à tous : la lutte de l'individu, un individu un peu obstiné, mais qui adore ses filles, les abeilles, contre une société qui veut détruire cette harmonie et qui veut nous priver de vie. C'est un livre profond. Et c'est une allégorie. »*

*Est-ce un grand symbole que le Prix des cinq continents de la francophonie soit remis au Salon du livre de Francfort ? « Oui, parce que la francophonie est universelle. L'Allemagne a une très bonne relation avec la littérature française, de langue française. Donc, c'est très important d'être ici à Francfort. En plus, c'est une très belle ville. »*



L'actualité culture et société en région PACA, et au delà

L'amas ardent de Yamen Manai, une fable contemporaine d'une acuité et d'une poésie bouleversantes  
**Parabole miellée**



Indubitablement, **Yamen Manai** est un grand conteur. Avec son nouveau roman *L'amas ardent*, il brosse un portrait de notre époque en empruntant le ton du conte et rejoint, en phrases d'une simplicité poétique bouleversante, l'étoffe des mythes. Au départ, il y a Don, l'apiculteur, qui vit en ascète auprès de ses « filles », les abeilles. Harmonie du sage avec la nature. Les insectes butineurs ne le piquent pas et il sait mêler sauvages et domestiquées pour les protéger des maladies et leur donner la capacité de se défendre contre les prédateurs. Mais ombre au paradis, élément déclencheur dramatique, il trouve une de ses ruches jonchée des corps déchiquetés de trente mille de ses abeilles. L'intrigue construite comme un polar mènera à la découverte des agresseurs, les frelons asiatiques. Comment lutter ? Parallèlement, l'on voit son village, Nawa, être en proie aux sirènes de religieux fanatiques qui apportent nourriture, vêtements, argent, confort, mais aussi leurs ombres tragiques, dont les frelons, égarés dans leurs bagages. Le récit, orchestré en six mouvements, est mené avec une aisance rare, haletant, jouant des ruptures, des juxtapositions, permet de composer tout un monde, complexe, aux ramifications étonnantes qui nous mènent jusqu'au Japon. Se tissent en une architecture souple et rigoureusement construite, les fils multiples qui nourrissent l'intrigue. La situation internationale et intérieure de la Tunisie est évoquée sans concession, soulignant à quel point le moindre coin de la



planète, même le plus tranquille, est sujet malgré lui aux bouleversements voulus par les puissants. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur une page qui met en scène un certain politicien véreux italien, Silvio, en croisière vers Sidi Bou avec un prince du royaume du Qafar... Négociations, bonus d'un joueur de foot... Et dans les cales, des caisses au contenu mystérieux... « *De tout temps, les cadeaux des princes sont empoisonnés* ». Le conte s'achève en fable emplie d'une vigilante espérance. Une pépite de lecture !

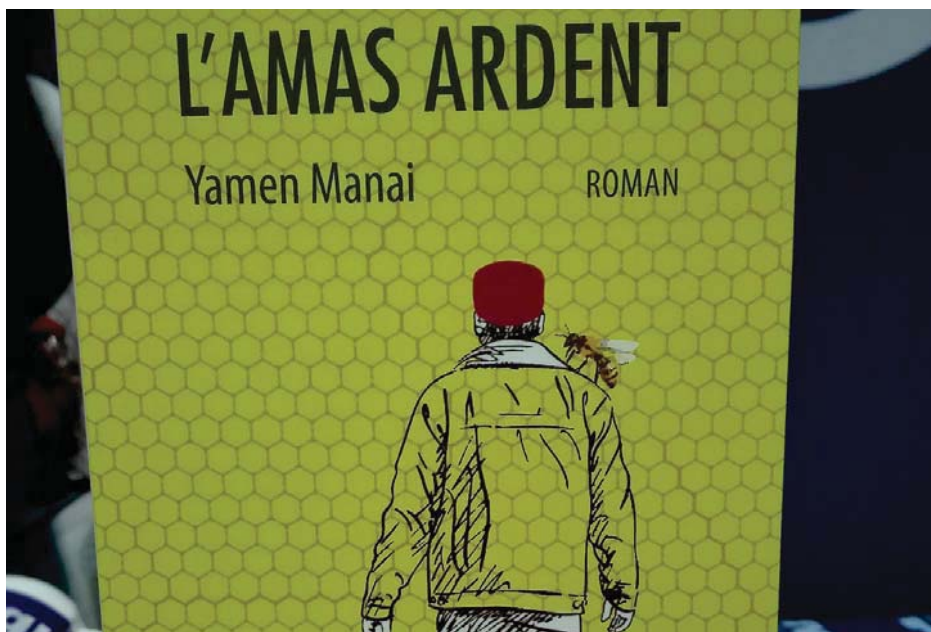
MARYVONNE COLOMBANI

Mai 2017

Ce roman a reçu le prix *Comar d'Or* 2017 dans la catégorie Romans en langue française.

## L'amas ardent, un conte tunisien moderne et réaliste

En partenariat avec  **بنك الأمان**  
AMEN BANK



**Du combat d'un apiculteur contre les frelons géants qui s'en prennent à ses abeilles naît une quête. Une quête qui consiste à rétablir l'équilibre en repoussant cet ennemi. Le frelon est un monstre qui est parfois bien réel et qui revêt parfois un aspect métaphorique. N'est-ce pas le rôle du monstre dans les contes et les mythes d'être hors normes et de symboliser le chaos ?**

Toutefois, si l'histoire se déroule parfois dans l'ambiance d'un conte, l'amas ardent n'a rien d'un mythe. Le roman s'inspire profondément d'un vécu tunisien très contemporain et réaliste que l'écrivain dépeint et critique usant, entre autres figures de style, de l'ironie.

Doublement primé en Tunisie par le Comar d'Or (2009 et 2017) Yamen Manaï est un jeune romancier tunisien dont les précédents livres ont déjà révélé les talents de conteur.

Dans la sérénade d'Ibrahim Santos, publié aussi dans les éditions Elyzad, l'auteur ridiculise les régimes totalitaires sud-américains tout en s'inspirant de la réalité tunisienne. Écrivant son dernier chapitre alors que la révolution débutait, il espérait dans sa préface que « la montagne n'accouche pas d'une souris ».

Le voici dans « L'amas ardent » qui critique à sa façon le tournant pris par les choses au lendemain du 14 janvier. Au fait, de quoi la montagne a-t-elle accouché ?

Le peuple chasse « le Beau » et doit le remplacer par voie de suffrage universel. Du coup, à Nawa, les villageois ayant toujours vécu à la marge se voient hissés au rang de citoyens qui doivent aller aux urnes, des citoyens « avec des devoirs et sans droits » tels que les décrit Yamen Manaï.

Et c'est dans ce même village de l'arrière-pays que le Don vit en élevant ses abeilles qu'il appelle « ses filles ». Loin des humains, qu'il fuit comme la peste, l'homme vit en paix jusqu'à ce que la réalité le rattrape.

L'histoire se déroule sur un fond de changements politiques nouveaux qui entraînent des métamorphoses au niveau du comportement des gens, alors que les transformations culturelles et socio-économiques sont absentes.

Entre les tracts d'une première caravane qui les invite à voter et qu'ils ne peuvent déchiffrer parce qu'illettrés et les cadeaux qui les appellent à choisir le « parti de Dieu », les Nawis sont perdus.

Les prêches fondamentalistes viennent colmater les brèches de la pauvreté et de l'ignorance. Le parti de Dieu progresse, poussé par le « Qafar » (nom d'un pays du Golfe dans le roman) et le résultat est un déséquilibre où tout bascule dans la violence.

Le frelon asiatique, venu d'un autre continent, dans les plis des cadeaux empoisonnés, tout comme la doctrine qui fait ravage dans le pays sont les deux facettes d'une même monnaie. La bête se réfugie dans la montagne, où des bêtes humaines ont également élu domicile.

À ce niveau, deux nouveaux personnages apparaissent, la filleule du Don et son mari universitaire, qui prennent la relève dans la quête et partent au Japon. Il faut ramener des reines qui savent combattre le frelon pour introduire les bons gènes codant pour les bons réflexes dans les ruches. Les abeilles japonaises ont leur stratégie pour venir à bout d'un ennemi qui fait cinq fois leur taille, elles le brûlent vivant (formant autour de lui un amas ardent). Tout comme la société tunisienne doit apprendre à développer une stratégie pour éradiquer le mal qui la ronge, un mal auquel elle n'est pas habituée : le terrorisme.

À coup de métaphores, Yamen Manaï, décrit une Tunisie où l'extrémisme étend ses tentacules partout, car il trouve un terreau favorable fait de misère économique et intellectuelle.

L'auteur utilise un schéma narratif classique qu'il décline en six parties : Le chaos, La discorde, La confusion, En aparté, La bureaucratie et L'aftermath. Faisant appel par moment à la digression pour remonter dans le temps et construire une image assez claire de son personnage central Le Don, il varie légèrement son rythme. La langue utilisée est simple et l'on y retrouve un champ lexical propre à l'apiculture. Les fils narratifs de ce conte moderne sont plutôt tissés avec adresse.

**Elyzad**

4, rue d'Alger

Tél. : (+216) 71 74 36 20 / (+216) 92 62 16 40

Courriel : [editionselyzad@gmail.com](mailto:editionselyzad@gmail.com)

[www.elyzad.com](http://www.elyzad.com)

Suivez-nous sur Facebook et Twitter (@edelyzad)